CLAUDE ROY

LE RIVAGE DES JOURS

1990-1991

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Sur la plage des Sables de Neige, Lao Wang écrivait dans le Pavillon du Murmure de la Brise de Mer, pendant que son petit-fils, à quatre pattes dans le sable, ramassait des trésors futiles.

« Chacun selon son âge et son rôle, dit en les observant Tsao Kin le pêcheur. L'enfant s'amuse et le Maître travaille.

– Non point, dit Lao Wang. Le jeu de l'enfant est travail et mon travail est jeu. Mon petit-fils ramasse à la frange de l'eau de modestes brimborions, coquillages, insectes de mer, galets, fragments d'algues de couleurs. Je ramasse de modestes brimborions, les trésors du temps abandonnés sur le rivage des jours. »

HUA LUO
Le Pavillon du murmure
de la brise de la mer.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CIEL
OUVERT

Le Haut-Bout, 2 janvier 1990

Nuit froide, noire et claire. Ciel transparent de la campagne. On sort les jumelles, pour regarder les constellations repérées à l'œil nu, et soudain on découvre, derrière ce qui était l'ombre noire, la palpitation d'autres étoiles, derrière lesquelles avec une optique plus puissante on entreverrait encore d'autres étoiles, derrière lesquelles... (L'Atlas de l'Observatoire du mont Palomar réunit les photographies de 500 millions d'étoiles et de 10 millions de galaxies lointaines. Mais on peut déjà envisager un œil électronique qui nous donnera à voir dix fois plus de poussière du ciel.)

Les astronomes, les zoologues et les savants se servent du même mot pour désigner ce qui n'est jamais *le même*. Les travailleurs du ciel classent les étoiles en variables pulsantes et variables éruptives, selon leurs variations de brillance et d'éclat. Les naturalistes, observant les changements de plumage ou de fourrure selon les saisons, nomment un *lièvre variable* ou un *bécasseau variable*. Qui aime sait que l'amour est un sentiment mobile, *variable* et dont l'éclat et les pulsations ne sont jamais constants.

Le « *silence éternel des espaces infinis* » m'est toujours apparu moins silencieux que ne le dit Pascal. A mon avis, c'est peut-

Extrait de la publication

être Rimbaud qui a raison quand il parle, avec une gracieuse légèreté de caf'conc' à la Mayol, de la musique des sphères :

Mes étoiles au ciel avaient un doux froufrou.

Aux fins-débuts d'années j'essaie, sans toujours réussir, d'appeler au téléphone les amis très loin. Quand je réalise quelle heure il est chez ceux des antipodes, je renonce à les réveiller en sursaut. Peu de chances, au contraire, de réveiller les amis de Moscou ou de Leningrad : obtenir une communication avec l'U.R.S.S. est un miracle rare.

Plus que le silence éternel, m'impressionne le silence d'une sonnerie de téléphone, très loin, dans une pièce vide, appel dont personne ne saura qu'il résonna longtemps avant de s'arrêter.

MINIMES *Paris, le Haut-Bout, janvier 1990*

Cette année-là on changeait les noms des partis, des rues, des villes, des nations. Certains envisageaient même d'appeler la terre *l'ailleurs*, la mort le *non-réveil* et l'amour *idée fixe en mouvement.*

Cette sérénité parfaite que donne l'indifférence totale.

L'amour fait naître plus de femmes très belles que les femmes très belles ne font naître d'amour.

Le plaisir d'admirer et son complément, l'allégresse de crever les baudruches.

Les maux du temps : décibels, simili, zapping, panurgisme, publicité – et le mensonge généralisé.

L'action tire d'affaire, l'attitude tire d'embarras. Avec l'une on peut sauver sa peau, avec l'autre sauver la face.

Il y a les idées qui nous traversent comme une flèche et les idées qui nous irriguent comme un cours d'eau.

C'est une pensée que j'ai pensée en pensant à autre chose.

Douter avec intrépidité.

La force d'accepter d'être sans défense.

Ne cesser de se tromper par peur de se tromper.

LE HÉRISSON ENDORMI

Le Haut-Bout, 5 janvier 1990

A l'angle du jardin, il y a un tas de compost mal entretenu, un fouillis de branches, de feuilles mortes et de mauvaises herbes. Elles attendent que Monsieur Pablita les brûle par un beau matin froid, où le soleil enfin effacera la brume. Ces épaves oubliées de l'automne patientent, comme patientent dans la chemise sur laquelle on a écrit « A répondre » les lettres en souffrance, nous reprochant notre silence quand elles nous rencontrent. Nous savons bien que leur tour viendra, même si c'est trop tard, comme parfois dans le cas de cette amie, qui répond toujours aux lettres, mais quelquefois après deux ou trois ans, à la grande stupeur des correspondants qui ont même oublié parfois avoir écrit une lettre et l'avoir envoyée, ou à qui elle oublie qu'elle a déjà répondu, un an plus tôt,

A la corne du jardin, j'ai trouvé ce matin, calme et pointu, hérissé et muet, raide et cataleptique, roulé en forme de petit pain, ses piquants hirsutes ornés de feuilles mortes, de baies, de terre, un hérisson dormant du sommeil de la sagesse, cette sagesse qui économise le temps et ne consent à le dépenser

qu'à la belle saison (puisqu'on ne vit qu'une fois, autant ne vivre que le temps des beaux jours).

J'ai souvent rencontré ici d'autres dormeurs, par exemple ce loir au fin museau de demoiselle de l'Ancien Régime, une amie de Madame du Deffand portraiturée par La Tour, vivace et mauvaise langue. Le loir passager clandestin s'était creusé un sarcophage d'hiver dans les pages d'une édition reliée du *Journal de guerre 14-18* de Romain Rolland, ces reliures des « éditions club » qui ressemblent à ces boîtes de chocolats qui ressemblent à la reliure en toc d'une « édition club ».

C'est un livre excellent, le *Journal de guerre* de Romain Rolland. Il a collectionné les bourdes, les horreurs, les erreurs, les perles du bourrage de crâne. Trente ans plus tard c'était Rolland qui donnait tête baissée dans une autre vague de bourrage de têtes et de mensonges. Quand son ami Panaït Istrati revenait d'un long voyage en Russie et disait à haute voix que ce qui se passait là-bas était épouvantable, Romain Rolland au nom de l'antifascisme lui écrivait : « *Vos lettres au Guépéou sont magnifiques. Mais vous ne pouvez pas, vous ne devez pas les publier. Ces pages sont sacrées. Elles doivent être conservées dans les archives de la Révolution éternelle. Dans un livre d'or. Nous vous vénérons de les avoir écrites,*

mais ne les publiez pas! »

Si le silence était seulement le silence de la terreur, seulement le bâillon imposé par la force, ou (même) seulement le silence de la lâcheté! Mais cet âge de politique de casuistique et de sang aura pratiqué aussi le silence hautement *moral*, le devoir de mensonge, la sainte complicité avec le mal assumée au nom du bien. Il faudrait pouvoir, quand « *le cauchemar de l'Histoire* » nous fait traverser ce voile hémorragique de sang et de sanies qui tombe périodiquement sur nous tout au long de la traversée du siècle, il faudrait pouvoir, comme le hérisson ou le loir, hiberner sans rêves, attendre le dégel et les premiers rayons du soleil, et l'avènement d'une humanité qui s'aimerait elle-même, rêve sans doute utopique.

Mais c'est une pensée puérile et très peu honorable, celle

Extrait de la publication

qui forme le souhait d'accéder à une petite mort intermittente, imaginant des trous d'absence et de non-vivre qui nous feraient traverser, sans souffrir ni saigner, les plages de douleur, les sentiers de ronces et les sables de cendres.

En m'excusant de l'avoir envié dix secondes, d'avoir souhaité partager son absence innocente, j'ai remis à l'abri de la haie le hérisson en exil provisoire du temps. Je me demande où sont, par ce matin de nuit encore traînarde et de jour pâle qui frotte ses yeux mal ouverts, où sont les visiteurs du printemps, les hirondelles de l'aube, l'alouette de midi, les chauves-souris du crépuscule, et où se cachent les malins invisibles, le renard d'à côté qui laisse des entrailles de lapereau dans la grange, et les sangliers dont je ne vois jamais que les traces d'ongle dur sur la terre grattée? Et toi, l'ébouriffé, lièvre mal léché, où es-tu par ce grand froid qui me donne déjà l'onglée, coulis de gel entre l'ongle et le sang, glace qui cherche à se faufiler dans la moelle des os?

Je sais bien qu'il ne faut pas se fier aux apparences et que l'hiver n'est pas la morte saison que ma carcasse trop usagée redoute. Je sais bien que le grain sous la neige n'est pas plus mort que mon hérisson dormeur. Je sais bien que sous le gel, et le sombre, et le noir de la terre luisante, et le mouillé de l'herbe d'hiver qui fait le gros dos sous la bise, s'étend le réseau engourdi de germes et de radicelles, de canaux et de veines végétales qui complote l'explosion future du printemps. Je sais bien que sous son air de momie mal brossée le cœur de mon hérisson marche au ralenti, lentement mais sûrement, comme le cœur inextinguible du fils de Zeus. Les Titans eurent beau le couper en morceaux et le faire bouillir dans un chaudron, il s'obstinait à ressusciter à l'ombre du grenadier poussé là où son sang s'était répandu sur le sol.

Mais sommes-nous sûrs, ce matin, le hérisson et moi, d'être semblables à Dionysos, celui qu'Onomacritos appelle « le résurrecteur obstiné »?

J'en doute. J'en doute sérieusement.

Extrait de la publication

L'UTILE TRAVAIL DE VOIR DIVERS PAYS

Paris, 10 janvier 1990

Les vivants, les villes, les pays sont comme les arbres : si on veut y comprendre quelque chose (sachant d'ailleurs qu'on ne comprendra jamais tout), il faut d'abord observer les racines et la cime. Dans les moments (trop fréquents, je le crains) où je me laisse aller à jouer le donneur de conseils, je suggère à celui qui part vers un pays inconnu de prendre avec lui une bonne anthologie des poètes du lieu (bilingue et bien traduite, s'il débute dans la langue) et, une fois sur place, de prendre les transports publics. Les gens « ordinaires » et les gens extraordinaires, l'homme de la rue et le grand poète définissent un pays mieux que les meilleurs guides. Dante, Leopardi et l'*Uomo qualunque* véritable, Wang Wei, Li Bai et Siang-tse le tireur de pousse du roman de Lao She ont davantage à nous dire sur l'Italie et la Chine que tous les géopsychologues du monde.

L'INTÉRÊT DE LA NOMENKLATURA

Paris, 14 janvier 1990

Pendant les derniers mois de 1989 l'avenir a fait irruption dans le présent pour chasser le passé à grands éclats de rire et grands coups de bottes dans le derrière des *apparatchiki*. Les amis avec qui jadis on a espéré, erré, combattu, désespéré, les exilés ou les vaincus des pays dits « socialistes » se frottent

Extrait de la publication

les yeux, et n'en croient pas leurs oreilles. *Médusés.* Jan et Krystina, avec qui nous marchions dans les rues de l'Octobre Polonais de 1956, à Varsovie où personne alors ne dormait, où la foule croyait naïvement (comme nous) que Gomulka ce serait la liberté, Jan et Krystina vont quitter les Etats-Unis. Georges Szekeres et Istvan Orkeny ne sont hélas plus là pour voir Budapest libérée.

Qui de nous espérait voir tomber de son vivant l'Empire du Mensonge et ses protectorats? La vraie force des Etats policiers en décomposition c'est celle de la momie à l'abri de l'air depuis mille ans, intacte, et qui s'évanouit en poussière quand on ouvre la tombe. Lenina, la traductrice, amie d'Anne Philipe, me disait il y a quelques années : « La force de l'U.R.S.S., ce n'est pas la foi des Soviétiques, dirigeants et peuple : personne chez nous ne croit plus à rien. Mais les anticommunistes de l'Ouest sont le vrai rempart de la Russie : ils la croient forte. » J'objectai que, tout de même, l'armée... Lenina avait un frère, officier supérieur. « L'armée est comme le reste, disait-elle : une faillite. » Elle disait que l'occupation de la Tchécoslovaquie en 68 racontée par ceux qui l'avaient vécue dans l'armée soviétique tenait aussi de la farce.

L'Europe a longtemps attendu et craint les chars soviétiques. Ils sont seulement entrés à Budapest, à Prague, à Kaboul et aujourd'hui en Arménie. Les points de moindre résistance, pensaient les maréchaux russes. Qui se trompaient.

Mais notre ami de Leningrad, Mikhaïl Vanitzky, nous met en garde contre un optimisme trop hâtif. L'Empire du Mensonge ne s'est pas volatilisé comme par enchantement. Il a de beaux restes. La Roumanie, par exemple, où les staliniens se sont grimés en hommes nouveaux, et où on ne parle plus de 60 000 morts mais de 689. « L'intérêt de la *nomenklatura*, dit Mikhaïl, c'était bien de faire croire qu'elle était plus forte qu'elle n'était. Son intérêt aujourd'hui, c'est de faire croire qu'elle est plus faible qu'elle n'est. »

Extrait de la publication

ARBRES *Le Haut-Bout, 16 janvier 1990*

Les arbres, les êtres humains, il ne suffit pas de les aimer. Il faudrait aussi *savoir* les aimer. Je ne le sais pas toujours. Les plantations, les semis, les sentiments ont besoin de soins. Quand je ne parviens pas à convaincre M. Pochard, mon rebouteux des arbres, qui exerce d'abord le métier de maçon, de venir soigner nos pommiers et nos cerisiers, la récolte de fruits est maigre. Et même quand il y a des cerises, je préfère le bonheur des oiseaux au bruit de fer-blanc des leurres chargés de leur faire peur en tournoyant au vent. Dans notre petit pré jardin, arboriculteur peu recommandable, et souvent maladroit, je plante surtout des arbres à souvenirs : quatre peupliers (il n'y en a plus que deux) pour me parler des rives de la Charente, des étés de ma jeunesse, du ronronnement soyeux du moulinet quand je pêchais la truite et du froissement frissonnant du feuillage des grands arbres-épées. J'ai planté aussi un tilleul pour retrouver l'ombre embaumée à l'abri de laquelle, dans le jardin de mes douze ans, je faisais mes devoirs de vacances. Une fausse manœuvre des ciseaux de taille en a fait un nain jovial, un tilleul-clown, mais nous avons planté un autre tilleul. Il semble altier, gai et « femelle » (promesse de fleurs vives). Au coin le plus ventru et le plus méchamment visé par l'hiver j'ai eu l'entêtement de planter un malheureux sapin, amarré comme un obélisque qu'on érige sur une terre étrangère, loin de sa naissance. J'ai cru d'abord qu'un ennemi inconnu était venu la nuit, avec un grand couteau, arracher par malice et mauvaiseté des lamelles de son écorce. Ce n'était l'hostilité de personne, mais les *velours* qui embarrassaient les bois d'un cerf de la forêt voisine. Il est venu se frotter pour s'en défaire sur mon pauvre sapin. Quant aux ormes du fond, ils sont morts comme tous les

Extrait de la publication

ormes de notre pays, du « feu bactérien », une graphiose amenée par un horrible champignon. La maladie les a desséchés, brûlés, tués. Les hulottes qui nichaient dans le bosquet d'ormes ont émigré chez le voisin. J'entends dans la nuit d'hiver leur « hou hou » sympathique.

Dans les comptes à régler le jour du Jugement dernier si celui-ci a lieu, n'oubliez pas les milliers de chouettes et de chats-huants crucifiés sur les portes des granges. « *Grande pour tous les êtres est la tristesse du soir* », dit Michelet. Comment le savait-il? Par l'imagination, les livres, son génie de mage. Peu d'hommes auront moins vécu leur vie que celui-là, qui vécut largement les mille et une vies de l'Histoire, et si étroitement la sienne.

« PARLER EN LANGUES »

Paris, 20 janvier 1990

Les avant-gardes ont raffolé de langues imaginaires, le *naoun* de Klebnikov, le *mertz* de Schwitters, les vocalises abstraites des lettristes. Tous les enfants sont d'avant-garde. A dix ans, qui n'a pas inventé un langage secret, d'autant plus impénétrable pour les grandes personnes et les « ennemis » que ceux qui le parlaient ne savaient pas ce que ça voulait dire? Mais le seul souci de l'exactitude scientifique a inspiré à J.-F. Fabre un des plus beaux poèmes de Lautrelangue, sa « notation » du chant du rossignol :

tiou, tiou, tiouou
Schpe, tiou, tokoua
tie, tio, tio, tio,
Kuoutiou, Kuoutiou, Kuoutiou
Ts kuo, tskuo, tskuo
tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii

Extrait de la publication

dlo, dlo, dlo, dlo
Kouiou, trrrrrrrrrritz
lu lu lu, li li li, li li!

DANS LA PEAU
DES ÉMIGRÉS

Paris, 23 janvier 1990

Une lettre de Tibor Tardos, l'écrivain hongrois qui vit en exil depuis l'écrasement de la Révolution de Budapest en 1956. Il se réjouit, me dit-il, du « *grand plaisir que j'ai de vous voir en vie et de constater que vous avez été témoin de tous ces changements... Votre horrible maladie et les changements actuels, tout aussi chirurgicaux, font apprécier votre présence au milieu de nous. Tout s'est passé comme si vous aviez poussé les événements d'après les critères que vous déceliez. Sans être un émigré vous avez été dans la peau de tous les émigrés* ». Le titre d'émigré d'honneur que me décerne amicalement Tardos me touche, mais je ne peux pas accepter sans sourire qu'il me dise, relisant mes livres, « *vous avez absolument tout vu, tout écrit, tout éclairé, tout prédit* ». Si les exilés du « socialisme », mes amis hongrois, russes, tchèques, etc., me trouvent proche d'eux, c'est parce que je n'ai vu, éclairé et prédit qu'après avoir été, comme eux, aveugle, obscurci, abusé. Parce que nous avons fait le même chemin, ou des cheminements analogues, du besoin de croire à l'impossibilité d'accepter. Si depuis trente-cinq ans j'ai vu souvent clair (sans espérer pourtant assister de mon vivant à l'écroulement de l'Empire du Mensonge), c'est que pendant des années j'avais fait l'expérience des illusions et appris « sur le terrain », si je peux dire, la vérité, pas après pas. C'est à Prague Milan Kundera, Antonin Liehm, Jarmila Fialova, Skvorecky et mes amis tchèques qui m'ont montré la voie, comme à Budapest les écrivains du Cercle Petöfi, comme à Moscou mes amis aux yeux ouverts... C'est dans une

des pérégrinations de cette quête angoissée que j'ai fait la connaissance de Tardos en 1951. Il revenait de Chine. J'y allais. Nos deux avions firent escale ensemble dans le désert de Gobi, sur un aérodrome sommaire. L'arrêt se prolongea. Je bavardai dans la baraque des mécaniciens avec Tardos, et nous sympathisâmes. « Qu'allez-vous chercher en Chine? » me demanda-t-il. Nous n'étions pas seuls. Je ne savais pas si les deux autres Hongrois comprenaient ou non le français. On ne parlait jamais librement quand on était avec plus d'un citoyen des pays « socialistes ». Je ne répondis pas : « Je vais là-bas avec l'espoir que cette fois-ci le socialisme c'est " pour de vrai ", et pas le monde de Staline. » Je dis simplement : « Voir comment ça marche là-bas. Et vous, quelle impression? » Un battement de cils. Un ange ou un démon passe. « C'est complexe », dit Tardos, elliptique, élusif... Nous ne continuâmes la conversation librement qu'après 1956. Les métallos de Czepel avaient brisé en vingt morceaux la statue géante de Staline. La tête du moustachu était posée de guingois sur la chaussée. Tardos était désormais en exil de son pays. Je l'étais de nos illusions.

Robert Musil, lui, fut un écrivain vraiment lucide, vraiment clairvoyant, vraiment « prophète ». Dès 1919, il voit que, dans le socialisme comme dans le capitalisme, le problème central est celui de la bureaucratie, que « *le capitaliste et le bolchevik ne sont que deux variantes à peine distinctes de l'homme moderne* ». En 1920, Musil condense sa vision du « meilleur des mondes », d'un « 1984 » avant Orwell, dans vingt lignes de son journal. Il voit les intellectuels réfugiés dans les arbres rédiger et publier « *de véhéments débats sur le sens du monde* », pendant qu'un Institut psychotechnique national dirige le peuple « *scientifiquement* » en collaboration avec la police politique, fait châtrer les « dégénérés » et « *fournit le peuple en records sportifs et en nouveautés* ». Ainsi s'établit une société où « *la qualité principale est d'être d'accord avec les autres* » et où règnent « *Dieu comme président et l'argent comme secrétaire général* ».

CHINE, UN TEMPS RETROUVÉ

Paris, janvier 1990

Francis Déron joint un mot amical à l'envoi d'un livre de Harold Isaacs qu'on lui doit de voir enfin traduit. Je pense à Déron, dans son H.L.M. gardé par la police, clapier de demi-luxe pour étrangers, où le moindre coup de téléphone, le moindre pas, un craquement de souliers, tout est noté, fiché. Les correspondants permanents dans les pays encore totalitaires ou simplement policiers ont choisi une vie austère. Ils ne sont pas captifs, mais sont un peu plus que des « *visiteurs des prisons* » : ils sont des privilégiés dans la grande prison. Au milieu de sa « zone » dans le grand camp, parlant le mandarin comme un titi de Pékin, Déron garde la gaieté, la vivacité et l'ironie de Passepartout.

Il doit avoir encore dans les oreilles le tumulte paniqué de la foule de Tien Anmen, le grondement des moteurs des chars, les chenilles arrachant l'asphalte, les rafales d'armes automatiques, les coups de canon, le bruit sinistre des corps écrasés sous les blindés. (Terribles photos, qu'aucun journal français – à ma connaissance – n'a eu le triste courage de publier. L'horreur des images est trop grande.) Déron nous passe aujourd'hui le témoin-relais qu'il a reçu d'un de ses grands prédécesseurs, un *Old China Hand* d'une autre génération, Harold R. Isaacs, l'auteur de *La Tragédie de la Révolution chinoise*, 1925-1927. Isaacs publie six ans avant sa mort, en 1986 (un demi-siècle après ses années de Shanghai et de Pékin), son *Epitaphe pour une révolution*. Isaacs a payé pour nous tous le prix amer des illusions perdues. Le jeune *radical* américain, « idéaliste » et courageux, progressiste et chaleureux, découvre en 1930 que la révolution de Canton et de

Extrait de la publication

Shanghai a été écrasée par le Kuomintang, mais avec la bénédiction sournoise de Staline. Il n'avait pas besoin de *cette* révolution-là. Isaacs devine en 1934 que les fameux *Cinq écrivains martyrs* dont on va saluer les tombes au cimetière de Shanghai ont été fusillés par les bourreaux de Tchang Kaïchek. Mais ils ont été « donnés » par « l'appareil » à la police de la concession internationale, afin de se débarrasser de camarades en désaccord avec la direction du Parti. Et quand invité en 1980 par Soong Ching-Lin (la veuve de Sun Yat-sen) Isaacs retrouve ses vieux amis et compagnons révolutionnaires de la Chine des années 30, ce « temps retrouvé » bouleversant est un rendez-vous avec des rescapés des camps, de la prison, de l'exécution, avec les exténués de l'espérance et les survivants du mensonge des mensonges.

FIN DE L'HISTOIRE

Paris, janvier 1990

Les idéologues et les midinettes ont souvent un goût en commun, celui du dénouement heureux. Les philosophes de l'Histoire aimeraient que l'Histoire finisse bien, ou au moins finisse nettement, que ce soit par un grand rangement style Jugement dernier, par l'atteinte d'un but genre « point omega » à la Teilhard de Chardin, ou par un de ces *happy-ends* plus ou moins *happy* conçus par Vico, Comte ou Marx. Aussi, dès qu'il y a un grand remue-ménage historique, on voit ressortir des placards à prophéties les concepts de point final, plus ou moins exténués. Une catastrophe mondiale elle-même se voit attribuer comme consolation une nuance de réconfort : la Première Guerre mondiale est un massacre gigantesque, mais c'est (du moins le croit-on) la *der des der*. Le dernier en date des grands bouleversements, l'écroulement de l'Empire du Mensonge, a fait réapparaître ici et là le bon vieux concept

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CLAUDE ROY

Le rivage des jours
1990-1991

Son ami l'astronome Bernard Lyot disait de Claude Roy : « Il a une lunette d'approche dans le cœur. » Le poète nous donne ici à vivre et à *approcher* deux années de sa vie. Livre de bord et registre d'atelier, notes de voyages autour du monde et de soi-même, « journal en public », comme disait Elio Vittorini des journaux qu'il publiait dans *Il Politecnico*, poèmes à peine nés, carnets intimes et cahiers de naturaliste, comptes rendus de lectures et observations sagaces sur l'actualité, nous pénétrons ici dans la caverne aux trésors de l'écrivain. Sans oublier ces maximes que l'auteur préfère nommer des *minimes*, parce que, dit-il, « de deux mots il faut choisir le moindre ».

On vit ici les démêlés affectueux de Claude Roy avec les hirondelles du Haut-Bout et ses irritations justifiées devant les sophismes et les « calembredaines » des idéologues à la mode. On rencontre les amis du poète, d'Octavio Paz aux faucons crécerelles qui nichent sur Notre-Dame de Paris, de Jacques Roubaud à la chatte Una, de son voisin le cerf (qui lui joue de malicieux tours) à Balthus dans son atelier des montagnes. On voyage dans le temps et dans l'espace, de Venise à New York et de Rome au « Pays d'en Haut », Suisse. Au cœur de ces voyages de l'esprit et de la sensibilité il y a le voyageur. Le style de Claude Roy est en effet une « lunette d'approche » qui ne laisse échapper aucun de ces « trésors du temps déposés sur le rivage des jours ».

Livres de bord : Permis de séjour, 1977-1982 ; La fleur du temps, 1983-1987 ; L'étonnement du voyageur, 1987-1989.

92-IV A72646 ISBN 2-07-072646-0

9 782070 726462

Extrait de la publication